

Philippe Lesage

«Mes films sont parsemés d'idées abstraites même si elles paraissent réalistes au premier abord...»

Élie Castiel

Number 317, January 2019

Genèse - Philippe Lesage

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/90106ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2019). Philippe Lesage : «Mes films sont parsemés d'idées abstraites même si elles paraissent réalistes au premier abord...». *Séquences : la revue de cinéma*, (317), 6–9.

Philippe Lesage

« Mes films sont parsemés d'idées abstraites même si elles paraissent réalistes au premier abord... »

PROPOS RECUEILLIS
ET TRANSCRITS
PAR ÉLIE CASTIEL



*Avec **Ce coeur qui bat** (2010), Philippe Lesage impose un regard. Documentaire largement loué par la majorité des critiques. Et puis, **Les démons**, premier long métrage nommé dans plusieurs festivals et gagnant du Golden Gate Award au San Francisco International Film Festival 2016, et la même année du Breaking Waves Award au Titanic International Film Festival. Film d'une grande maturité qui se confirme davantage dans **Genèse**, lui aussi largement récompensé. Rencontre avec Philippe Lesage, réalisateur de tous les possibles et sur qui on peut compter tant il excelle dans l'art indispensablement intransigeant du récit.*

Gagner des prix un peu partout, autant pour *Les démons* que pour *Genèse*, influence-t-il la façon dont vous vous prenez pour concevoir les prochains projets ?

Les prix sont absurdes jusqu'à ce qu'on les gagne. Du temps de *Les démons*, je ne prenais pas ça très mal quand je revenais les mains vides. Je manquais de sagesse et sans doute d'expérience en la matière. Avec *Genèse*, j'ai décidé de prendre cela avec beaucoup plus de philosophie, sans avoir d'attentes. Déjà, le fait que le film se retrouve dans des festivals importants est quelque chose de gratifiant. Je sais aussi que je ne gagnerai jamais le prix du public. Je ne cherche pas à faire des films consensuels. Je fais plutôt le pari qu'en faisant des films intimes, personnels, singuliers, on a la possibilité de toucher peut-être plus profondément

les spectateurs avec qui l'on partage une certaine sensibilité. Avec la possibilité inverse d'en laisser une partie indifférente. Tant pis pour ceux-là. J'essaie aussi de faire des films qui ne donnent pas toutes les réponses, et qui laissent des espaces vides dans lesquels le spectateur peut se retrouver. Je n'aime pas être pris par la main comme spectateur, je préfère nettement le cinéma qui laisse de l'espace où l'on me permet d'être créatif et de compléter le film en fonction de ma propre expérience. Le réel dialogue entre une œuvre et le spectateur n'est possible que si cet espace existe. La finale dans *Genèse* est un exemple. En fait, je refuse d'avoir une idée fixe sur mon propre film. La perception de mes films évolue sans cesse : on me dit que la fin de *Genèse* est belle et apaisante, je

vais le croire ou m'y opposer pour une soirée; on me dit le contraire, je vais le croire ou m'y opposer aussi. La création n'est pas quelque chose d'immuable, ma quête et mes questionnements se perpétuent au-delà de toutes les étapes, allant du tournage au montage, et continuent de se transformer au-delà de la sortie du film. J'aurais une lecture différente de ce film dans 10 ans, et chose certaine, je n'aurai jamais une interprétation définitive et unidimensionnelle de mes films comme de ceux des autres qui m'ont bouleversé.

Genèse, comme pour début ou encore commencement. Le titre n'est donc pas pris au hasard, mais relève, je crois, d'un rapport entre notre existence et une pulsion intérieure de pouvoir la changer.

Les personnages centraux de *Genèse* sont sincères et transparents. La société leur en fait d'ailleurs payer le prix. Pour leur rendre justice, je me fais un devoir d'être honnête aussi et de me révéler dans mes films. Il faut dire aussi que je suis *dans* tous les personnages. Je m'identifie autant à Charlotte qu'à Guillaume. Oui, je suis allé dans un collège de garçons; oui, je suis allé en camp de vacances, oui, j'ai été parfois l'amoureux transi qui s'acharnait dans une relation minée d'avance. Comme dit Guillaume, c'est dans ma nature d'espérer même quand il n'y a plus d'espoir. D'où cette pulsion intérieure de vouloir changer ce dont vous parlez. Je préfère les cœurs téméraires à ceux qui reculent par peur de se blesser. Le personnage de Félix, interprété par Édouard Tremblay-Grenier, est peut-être mon véritable alter ego, aussi bien dans *Les démons* qu'à la fin dans *Genèse*. Parfois, je trouve que la *non-imagination* est beaucoup plus intéressante que ce qui est tiré de l'imagination brute. Lorsque les scènes sont tirées de quelque chose qui s'est réellement passé, il y a beaucoup plus de chances qu'elles soient originales et singulières.

Oui, le Félix dans Les démons a grandi dans Genèse. Mais sans être une suite dans le sens le plus strict du terme, ce deuxième long métrage se présente, à mon sens, comme un discours sur la linéarité et la temporalité du discours cinématographique.

J'aime l'idée de voir un personnage grandir et évoluer d'un film à l'autre. C'est assez rare au cinéma. Antoine Doinel est sans doute l'exemple le plus célèbre ou encore la trilogie Apu de Satyajit Ray. Félix va peut-être revenir dans un autre film.

Malgré l'intemporalité qui semble imprégner le film, cette notion du temps est tout de même fragmentée selon une époque fixe. Les spectateurs doivent faire attention aux menus détails, notamment dans les objets, les meubles (les télévisions qui n'existent plus



aujourd'hui, des exemples vintage), voire les costumes, afin de pouvoir établir l'époque où chacune des parties a lieu. Et sans véritablement d'ordre chronologique.

Le discours générationnel m'ennuie beaucoup. Depuis la nuit des temps, la génération qui nous succède est toujours regardée avec méfiance et mépris. Le discours qui trace des gros traits ou des catégories entre les X, les millénariaux ou les boomers ne m'intéressent pas. Je suis intéressé par ce que nous avons en commun, pas par ce qui nous différencie selon une grille réductrice et simpliste. Je brouille les pistes d'une époque fixe dans *Genèse* parce que je veux exprimer ceci: nous éprouvons face aux premières amours le même désarroi, la même fébrilité, le même désir, qu'on soit née en 1995 ou en 1945.

Mais il y a aussi une sorte de paradoxe dans toute cette histoire. Lorsque Guillaume avoue ouvertement son homosexualité, tous les élèves applaudissent, à la grande surprise de l'enseignante. Mais plus tard, dans les halls de l'école, ces mêmes élèves ne veulent plus s'adresser à lui. Quelle est donc la morale de l'histoire ?

Dans un sens, il y a toute une partie qui se passe hors-champ pour donner suite à sa déclaration. On comprend que les amis de Guillaume vont, une fois l'enthousiasme passé, se questionner entre eux et surtout connaître le point de vue de Nicolas qui s'est senti trahi par Guillaume après cette révélation. Guillaume se place aussi dans une situation de vulnérabilité. Quand le lion faiblit, il sera tôt ou tard chassé par la meute. Je crois qu'on paie toujours le prix lorsqu'on est trop sincère. Et que les êtres forts qui ont jadis suscité la crainte deviennent des proies prisées lorsqu'ils montrent des signes de faiblesse.

—
Brouiller les pistes



Contempler le possible

Dans un sens, même aujourd'hui, dans le cinéma québécois, alors que nous sommes dans un territoire géographique apparemment très tolérant envers la diversité sexuelle, le cinéma reste encore une île privée peuplée notamment d'hommes blancs et hétéros. Sauf pour un ou deux noms qui osent. On peut ajouter votre nom, geste d'autant plus courageux que vous êtes bétéro. Lorsque j'étais jeune, je me posais énormément de questions sur ma sexualité et sur celle des autres. La sexualité est quelque chose qui évolue, qui est toujours en mouvement et ce mouvement-là, on ne le voit pas souvent au cinéma. Je ne désire plus du tout les mêmes personnes que lorsque j'avais 20 ans. Je suis impressionné et admiratif lorsque des gens me confient qu'ils peuvent tomber en amour aussi bien avec un homme qu'avec une femme, car c'est la personne en soi qui compte, peu importe son sexe. Le choix d'une orientation sexuelle fixe est peut-être le signe d'une lâcheté normative. J'ai peut-être moi-même été lâche parfois.

En fait, dans Genèse, sans qu'elle se réalise, l'histoire d'amour ou plutôt la déclaration d'amour de Guillaume semble la plus intéressante du film, ou du moins celle qui exprime en quelques minutes une profonde émotion.

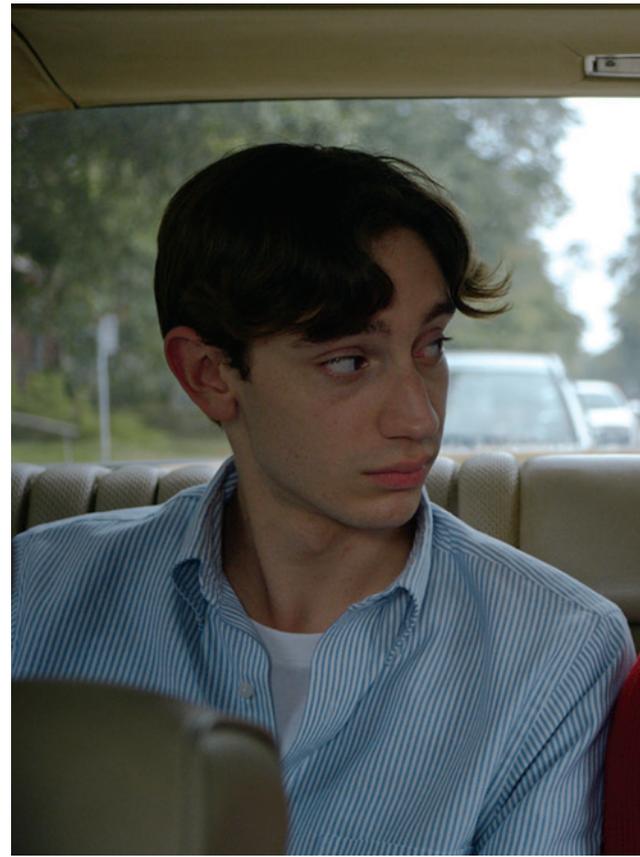
Il y a dans notre existence des époques charnières où tout peut basculer, évoluer, se transformer. D'ailleurs, tout est également possible dans le cas de Guillaume, on ne peut pas savoir ce qu'il deviendra. Mais chose certaine, cette scène est forte parce qu'il s'agit d'un point de rupture et d'une révélation : bas les masques ! Il va au bout de son truc, mais aussi par esprit de provocation. Pour moi, c'est sa façon frondeuse de tendre l'autre joue.

D'où une narration et une mise en scène totalement maîtrisées qui donnent lieu à tous les possibles. C'est en cela que réside toute l'originalité du film.

Je vous remercie car c'était l'idée que ce soit ainsi.

Et dans ces territoires du possible, il y a aussi de la place pour des moments de grâce qui dans un sens, n'ont pas de relation avec la vraie vie, ou du moins on ne s'en rend pas compte. Et dans un sens, ça la dépasse.

Je pense que parfois, pour voir la beauté du monde, on a besoin d'un cadre, et que sans ce cadre, on ne la verrait pas passer : un geste, un visage qui exprime telle ou telle émotion, le mouvement d'un corps. Ce sont des moments qu'on ne peut pas commander, ils arrivent sans s'annoncer, à l'improviste. Mais la vie est une source d'inépuisables inspirations. C'est, de toute façon, mon matériel de base. Je souhaite montrer la souffrance afin que les gens se sentent



moins seuls, et montrer la beauté pour donner espoir. En réalité, toutes les formes d'art ont cette possibilité et pas seulement le cinéma.

Même au-delà de ce qu'on peut imaginer.
[Sourire chaleureux]

Il y a, dans Genèse, un érotisme à la fois généreux et subtil qui se manifeste notamment dans deux plans importants. Celui du corps nu de Noée Abita, dans le lit, et celui où Guillaume aussi dans le lit (mais plus habillé) près de son meilleur ami endormi dans une pose particulière. Il ne s'agit pas de voyeurisme, mais d'un état d'esprit qui a à voir avec la dialectique du corps. Comme un art de l'échange entre la vie, la physicalité et l'autre.

Cela reste très pudique malgré tout. C'est aussi davantage par souci de réalisme et moins d'érotisme. Un couple dans l'intimité, seul, dans une chambre et qui se prépare à aller au lit ne va pas commencer à se cacher en se déshabillant ou à se couvrir la poitrine devant l'autre. La pudibonderie si présente dans le cinéma américain m'apparaît franchement ridicule et hypocrite. J'ai peur qu'on se retrouve dans un monde de plus en plus puritain où la notion du corps est évacuée pour des raisons moralement superficielles ou simplement par autocensure, par crainte de subir un éventuel procès d'intention. Oui, il existe bel et bien par exemple un nombre effarant de représentations



Théodore Pellerin et Noée Abita

vulgaires et gratuites du corps de la femme au cinéma et dans la culture de masse qui méritent d'être dénoncées. Mais il serait très injuste et très dangereux d'emprunter un raccourci et de considérer toute nudité ou tout érotisme dans l'art comme étant suspects. Récemment, je suis allé voir un autre film sur l'adolescence. Je suis sorti enragé de ce *coming of age* aseptisé. Toute la sexualité des personnages avait été évacuée. On voyait des êtres sans pulsion de vie, sans passion, comme si on avait eu peur de choquer et de montrer les vraies choses. C'était un film où les personnages étaient comme des morts-vivants qui ne désiraient personne. Pire, ils renonçaient au désir. Quand on a plus de désir, on est mort. J'ai pensé que *Genèse* était le contraire de ce film.

Est-ce que Noée Abita s'imposait pour le rôle de Charlotte ?

En fait, j'avais d'abord offert le rôle à une actrice québécoise mais elle s'est désistée au dernier moment. J'ai vu Noée dans *Ava* et nous lui avons envoyé le scénario. Elle s'est sentie fortement interpellée par le personnage de Charlotte et son parcours. Elle se retrouvait en elle. Elle a vu *Les démons* et elle n'a pas hésité avant de dire oui. Noée est une personne très forte et intègre. Il n'y a jamais de faux-semblant avec elle. Comme actrice, elle a toujours le ton juste. Son jeu est fait de finesse, de subtilité. C'est une artiste et une personne d'exception.

D'où Abita comme choix évident.

Je crois qu'elle a aussi décidé de faire le film notamment pour les scènes difficiles qui avaient fait reculer celle qui s'était désistée. Noée voulait prendre le diable par les cornes et le regarder dans les yeux. Nous étions d'accord qu'il fallait parfois montrer la réalité telle qu'elle est et ne pas éluder du film l'horrible banalité du mal.

Il y a, dans *Genèse*, une sorte de bilinguisme assumé qu'on retrouve rarement dans le cinéma québécois. Et c'est aussi vrai lorsque des réalisateurs québécois anglophones tournent en anglais.

Oui, dans le cas de la déclaration d'amour de Guillaume, ça se passe dans un cours d'anglais. Il m'a semblé que c'était en effet le contexte idéal pour qu'il puisse exécuter son coup de théâtre. L'emploi de la langue étrangère permet un pas de côté, d'établir une distance et un espace où on peut enfin dire ce qu'on ne dirait pas dans sa langue maternelle. Guillaume enlève son masque, mais l'emploi de la langue étrangère lui permet d'en mettre un autre. L'exposé oral en anglais devient presque un terrain de jeu, une scène de théâtre. Au camp de vacances, le personnage de Todd est calqué sur un moniteur que j'avais eu dans un camp aux États-Unis. L'histoire de Félix est la mienne.

On ne peut garder sous silence que vos deux longs métrages de fiction ont lieu dans un environnement bourgeois. Est-ce, de votre part, un parti pris assumé en accord avec votre propre expérience de vie ?

Mon rapport à la bourgeoisie est ambigu. Économiquement, mes parents sont de la classe moyenne, mais j'ai vécu ma jeunesse à une époque où celle-ci avait encore les moyens d'envoyer ses enfants (nous sommes quatre enfants) dans des collèges privés et dans des camps de vacances l'été, en plus de posséder un bel et grand appartement en ville. Je ne pense pas que cela soit possible pour une famille de la classe moyenne aujourd'hui. Ma famille n'avait pas l'aisance financière des bourgeois que je côtoyais au collège. J'étais sans doute parmi les plus pauvres de ma classe, mais oui, j'ai grandi dans cet environnement de privilégiés. Je suis reconnaissant envers mes parents ne pas avoir valorisé l'argent, la richesse, la consommation excessive. Nous avions des livres à la maison, pas trois télé et trois voitures. Mais je suis aussi reconnaissant qu'ils m'aient permis d'accéder aux bonnes écoles et aux camps de vacances. Je traite dans mon cinéma des milieux que je connais. Je suis même agacé lorsque des cinéastes bourgeois s'approprient des milieux pauvres et durs qu'ils ne connaissent que de très loin. Mais bon, s'ils le font avec sincérité et beaucoup de cœur, pourquoi pas! ▲

« Récemment, je suis allé voir un autre film sur l'adolescence. Je suis sorti enragé de ce *coming of age* aseptisé. Toute la sexualité des personnages avait été évacuée. On voyait des êtres sans pulsion de vie, sans passion, comme si on avait eu peur de choquer et de montrer les vraies choses. C'était un film où les personnages étaient comme des morts-vivants qui ne désiraient personne. J'ai pensé que *Genèse* était le contraire de ce film. »